

# L'Humanité nouvelle

## L'INAPERÇU

### CONTE

à Judith Cladel.

Libre !... libre enfin !... Oui ! voilà bien, me semble-t-il, la rengaine que marmottait le singulier personnage près duquel, par hasard, je me retrouvais sur ce banc. Nous nous étions rencontrés, tout à l'heure, dans une assistance de funérailles et rien de chacun de nous n'avait particulièrement intéressé l'autre, étant tous deux de ces inconnus sans appareil qui font nombre dans ces sortes de cortèges. Je ne pus me défendre, maintenant, de l'examiner de biais. Il était long et mince, vêtu de misère en redingote noire, — comme moi, d'ailleurs — coiffé d'un haut chapeau cérémonieux hors de mode, pareil au mien. Une feuillée de tilleuls tendue entre le soleil matinal et nous versait sur le bonhomme une tremblante pâleur verte qui, sans doute, me teintait aussi.

— Enfin libre !... continuait-il de marmonner avec de lents soupirs soulagés, comme d'une douleur qui étend les ailes vers l'oubli.

Est-ce qu'il parlait vraiment ? N'était-ce pas ma seule imaginative qui prétendait saisir un sens au souffle indistinct de ses lèvres ?

J'analysai l'homme plus en détail. Il dénotait une complète insignifiance bien apparemment dénuée de tout sentiment ayant besoin de se dire. Sa silhouette peureuse et fragile figurait une inutilité très humble ; et, pourtant, on lui devinait je ne sais quelle satisfaction mystique de cet excès de non-valeur : peut-être, même, un discret recours d'ironie contre le rôle social quelconque dont s'affublait sa morne destinée de n'être absolument rien...

Et puis, il scrutait d'un oeil assez sardonique le fouillis d'herbes et de fleurs surmonté d'un crucifix — la fosse commune — devant quoi, faisant halte à notre excursion funéraire, nous prenions un moment de loisir en ce centre de nécropole.

Évoquait-il quelque défunt enfoui dans cette bourbe sans nom après une vie sans but ? Est-ce celui-là qu'il estimait à bon droit délivré des déboires terrestres ? Ou bien, se remémorait-il un mauvais parent, une maîtresse perfide, tel ou tel faux ami dont la mort l'avait à propos débarrassé ?

Là dessus ma curiosité s'éveilla. Notre collaboration inhumatoire de tantôt fournissait le prétexte suffisant d'une causerie entre diseurs de riens. Je tendis l'index vers le banal tumulus populaire :

— Aimés ou haïs, nous les retrouvons-là, n'est-ce pas, Monsieur ? fis-je avec une cordialité brusque et comme pour sauter de plain-pied dans le fond supposé de ses réflexions.

Il tourna sa face blême vers moi. Ses traits déjà griffés de vieillesse décelèrent un plaisir inquiétant d'allonger la conversation. Ils trahissaient la joie sournoise d'un maniaque qui voit jour à placer ses idées fixes.

Je redoutai l'insoluble ennui d'un débat à perte de vue sur le mode philosophico-soporifique d'usage en présence des tombes. Sa réponse, pourtant, me combla de surprise :

— Repose-t-il là, dit-il, celui que je n'ai ni haï, ni aimé ? Est-il existant ou posthume ; a-t-il, en effet, vécu ? Je l'ignore. Il m'imposait de la matérialité de son être une illusion qu'ont effacée les années. Voilà tout ! Et je me sens libre, de lui... car j'étais son ombre!...

— Son ombre ! m'écriai-je ahuri de l'accord du mot avec le costume et la physionomie de l'interlocuteur. Certes ! sa qualité de détraqué s'extériorisait d'une manière évidente. Son ombre ! répétai-je. Oh! ce doit-être une curieuse histoire?...

— Plutôt navrante qu'étrange, exposa-t-il, la voix méditante, la paupière demi-close sur le regard pris de souvenirs. J'allais sur vingt ans, raconta-t-il, quand je constatai l'existence de cette créature de chimère qui me ressemblait trait pour trait et qui vaguait devant moi comme si mon propre corps m'avait précédé. J'attendais, à cette époque, le radieux roman de la vie, tel que le promettent les histoires lues, et je m'enivrais à des certitudes d'idéal lorsque venait à mon horizon la beauté des femmes qui marche si fière. C'est surtout à ces moments d'espoir affolé, durant les heures libres, dans le vent et le soleil des rues que s'élevait le fantôme dont j'étais doublé. Je crus d'abord à de simples mirages, car l'apparition se limitait à la portée de mes yeux. Au loin elle s'irisait, se dispersait dans le vague ; trop proche elle s'absorbait tout à-coup en moi ; puis, dans la déteinte des crépuscules et de la nuit je ne la percevais plus. Mais bientôt je discernai le vrai caractère du prodige. C'était plein d'épouvante. Le composé de lueur humaine, habillé de ma forme, agissait en mon lieu et place. Il donnait le geste à mes pensées les plus secrètes ; résolument et cyniquement il incorporait mon âme et m'astreignait, comme je vous l'ai dit, à n'être que l'ombre de ma propre personne. Voici, par exemple, comment les choses se passaient quand, sur le chemin de mes vingt ans s'avancait vers moi, tentatrice d'espoir infini, la beauté de la femme. Aussitôt mon damné spectre dérobaient une effigie séduisante de lui-même au reflet des vitres de boutiques, puis il affrontait la jeune splendeur de la dame avec la hardiesse dégagée d'un air conquérant ; il étalait dans un salut sa fatuité de bellâtre, il affectait de mettre une main sur son cœur — sur le mien, hélas ! qui battait à se rompre — son autre main ondoyante et romanesque, s'abandonnait à l'envoi d'un baiser. Succès étrange ! La

toute-belle, comme emportée d'une pareille magie de dualité, se laissait voir ravie : l'imaginaire baiser lui frémissait aux lèvres ; entre ses cils, je croyais voir courir l'éclair d'une joie reconnaissante et complice. Pendant quelques minutes, tout hors de moi, je me figurais devenir le héros de l'exquise aventure ! Mais presque aussi vite, le couple fantastique se dissipait en une fuite de lumière, tandis qu'à côté de mon être de détresse — oh ! combien inaperçu ! — passait la hautaine indifférence de la dame ! Telle fut, mon cher Monsieur, ma vaine jeunesse amoureuse. Lui, ma projection idéale, sans cesse prêtant l'action à mes désirs et mes rêves ; moi, n'étant jamais que son ombre et son silence...

Le camarade fit une pause. Il s'était exprimé constamment en son murmure assourdi qui semblait aussi l'écho d'un silence et l'ombre d'une voix. J'en étais encore à douter s'il parlait pour de bon ou si j'entendais seulement bruire dans mon propre cerveau le nébuleux récit que suscitait l'aspect mortuaire du compagnon.

— Mes jours d'alors, reprit-il, avaient pourtant des charmes. L'irréel acteur imagé de moi se démenait dans la fougue des passions nobles et profondes. Les déconvenues qui en rejaillissaient au dedans de mon âme entraînaient à je ne sais quelle douceur de pensée faite de tristesse. Une dizaine d'années de plus et c'en fut fait de ces gentilles impressions. Cette décade n'avait amené d'autre résultat dérisoire que d'augmenter de deux ou trois louis mensuels mon enrôlement définitif dans l'irrémédiable indigence des bas préposés judiciaires. Je refoulais alors au cœur mon surcroît de dégoût et de soucis. Trop lâchement pleutre, je me résignais, et mes velléités de révolte ne grondaient que confusément au fond de mes instincts. Mais il n'en était pas ainsi de mon prestigieux alter ego qui, de plus en plus, s'insurgeait au devant de mes pas. Il montrait une face de haine et de colère à tous ceux qui paraient dans le faste insolent de la fortune et de l'orgueil. Il jetait, maintenant, comme une bouc, l'âpre injure aux toilettes des promeneuses de luxe. Sa furie, parfois, s'exaspérait au point de provoquer brutalement ceux des gros riches par qui sa misère — hélas ! la mienne si noire ! — se sentait éclaboussée de mépris. Je respirais à tout cela, comme une volupté de vengeance chimérique. Ces violences absurdes, à vrai dire, je souhaitais de les commettre. J'ébauchais, moi-même, des attitudes fanfaronnes ; je tremblais, en même temps, au réel, d'être châtié sans merci. Vaine terreur ! Mon diable avait fui ; j'étais son ombre où tout s'éteignait et près des insultés je redevais le triste hère en ruine, d'habit crasseux que, personne ne voit. Oh ! ces rages de la rue me brisaient et les nuits suivantes étaient pires. Je vous l'ai dit, dans l'obscurité du galetas, le gnome, le sylphe, le djnn, nommez-le comme vous voudrez, s'infusait en moi. Nous n'étions qu'un dans l'exaltation des rancunes et nous avions de longues insomnies pleines de hurlements contre l'implacable hostilité des hommes et des choses qui nous étreignaient...

Le narrateur s'arrêta derechef, le masque torturé d'un retour aux fureurs de jadis.

— Élans de désespoir affreux bien qu'inutiles, dis-je complaisamment.

— Certes ! ce furent dix autres années de supplice, recommença-t-il rasséréiné, mais enfin l'apaisement eut son heure. Mon lutin avait pris de l'âge. Il laissait se modeler mon ombre sur ses dehors assagis et, graduellement, nous dessinions de concert, dans l'éternelle friperie de ma redingote noire, le type entièrement inoffensif d'un bon petit vieux basochien en retraite. Réforme alors décisive ! Il exhibait désormais une allure prudente et timorée. Il croisait nos concitoyens avec bienséance et se plaisait même à retirer son haut chapeau cérémonieux — celui que, par malheur, je porte à présent encore — pour saluer, à tout hasard, les dames et messieurs qu'il jugeait d'importance. Du for intérieur je protestais un peu contre ces lâches courtoiseries. L'ancien levain révolutionnaire fermentait encore de temps en temps sous le coup de fouet de la conscience. Mais j'étais fatalement l'ombre forcée. Indécis et flottant j'imitais les politesses, je retirais aussi le haut chapeau ; je dédiais à distances respectueuses des courbettes aux notables et, bon gré, mal gré, mes grossières impulsions se transmuaient automatiquement en d'aimables grimaces d'urbanité. Le temps eut finalement raison de ce menu-reste de tracasseries. Je devins d'une froideur méthodique sous le couvert d'un sénile égoïsme que nul désir, nul chagrin ne parvenait plus à troubler. Par une conséquence probablement rationnelle, le Lucifer attifé de mon acabit — était-ce pas ma propre vanité trop longtemps contemplative d'elle-même aux reflets des vitres de boutiques — mon Lucifer, dis-je cessa complètement d'ouvrir mon sillage le long des rues. Voilà pourquoi je me vante, à présent, d'être libre. Hélas ! je me prends tout de même, parfois, à le regretter, ce Sosie aérien, par qui tout ce qu'il y avait en moi d'aspirations hardies, de volonté haute, d'audace justicière simulait le pouvoir de vivre. Je suis une ombre, toujours, mais l'ombre de quelque chose qui s'est à jamais évanoui, l'ombre d'un néant, la tache d'ombre sur la trace invisible de mon âme morte avant moi...

Nous nous étions levés vers la fin de ce bavardage et nous dévalions dans le quartier perdu que surplombe la colline du cimetière.

— Votre cas est bien simple, lui dis-je pour conclure : on racontait jadis, en Allemagne, les mésaventures d'un homme qui avait perdu son reflet. Vous seriez, vous, cher Monsieur, un reflet qui a perdu son homme...

J'attendais une réplique à cette subtile explication. Mais mon causeur, je ne sais comment s'était, je crois, éclipsé. Je me trouvai seul à découper crûment, sur les murs frappés de soleil un long et mince profil d'ancien recors, en redingote noire usée, en haut chapeau cérémonieux d'obsèques et je me perdis parmi la cohue des passants, les ombres, ainsi que moi, du héros suprême qu'ils croient en eux, les ombres, toujours, de ce qu'ils veulent être et ne peuvent devenir. LOUIS MULLEM